

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean BRASEY

Mes lectures

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1933, tome 32, p. 256-257

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

MES LECTURES

Le bon ou le mauvais goût de chacun guide le choix des lectures. Selon le rôle que l'on va jouer dans la vie, la place que l'on veut occuper, l'activité que l'on devra fournir, l'on se portera vers les mille et une variantes de la lecture. Prenons un architecte : il admirera les plans de Bramante : Saint-Pierre de Rome, restera bouche bée devant l'originalité, l'ampleur de Michel-Ange, et encore selon son goût, se pâmera d'admiration pour les œuvres de Mansart ou tirera la langue devant l'originalité et l'esthétique moderne de Sartoris !

La lecture manque ou est mal proportionnée ; ou on lit exagérément, ou on lit peu ou pas du tout. Souvent le monde manque totalement de jugement. — « Les jeunes gens et les vieillards sont exclusifs dans leurs amours. Les premiers acceptent le bizarre et l'audacieux par esprit de contradiction ; les seconds manquent d'énergie et de souplesse pour rafraîchir leurs musées paléontologiques. »

Il est certain que les chefs-d'œuvre ne se découvrent pas comme des images d'Epinal et qu'il faut une certaine vigueur pour se réadapter à l'écrivain.

J'aime beaucoup Deslandes, le type même du bourgeois sédentaire, l'auteur des « Harmonies », des « Contes de la Bonne Année » et des « Saisons enlacées » ; parce que c'est un amoureux de la nature, des fruits, des fleurs et qu'il tire du spectacle quotidien des saisons et des jours, des travaux des champs, du grand art de la vigne et de la cuve, toute une sagesse terrienne ; une véritable bucolique.

J'aime Paul Cazin parce qu'il a un peu les mêmes goûts que moi, qu'il aime beaucoup les enfants, la nature, les oiseaux, et qu'il m'amuse par son esprit et par son humour.

J'ai beaucoup aimé « Décadi », parce que ce récit a un grand charme et quelque chose qui s'adapte à mon goût un peu fou, déréglé, original, extatique et terrien.

J'aime Ramuz parce qu'il est de Romandie comme moi, que son canton ressemble au mien : mêmes plaines rondes ; parenté par l'esprit. Son style ou plutôt son langage me plaît, étant riche de paysannerie et d'entrain, comme les musiques à bouche. Parce qu'il est paysan de souche, voulant parler en paysan, et moi je suis un peu aussi paysan. Il aime la terre, il aime le vin (surtout le blanc, comme moi) et dit pourquoi il l'aime : « Vous comprenez, quand on l'a fait soi-même, et c'est nous qu'on l'a mis au monde, nous qu'on l'a soigné, qu'on l'a élevé... » et ne pouvant plus se taire, disant avec tout sa personne, ce qu'il dit est « tout nous là-dedans ».

En Serge Barrault, je trouve un grand poète, de la douleur et de la mort, un poète qui doit aimer la lugubre poésie des enterrements sous un ciel de laine, « le cri froid des corbeaux ramant sous le ciel gris », la lueur brasillante d'une chandelle sur la patine du corbillard, le ressac du mort dans le cercueil trop grand, le cliquetis des os de la camarde qui danse sa joie sur l'humanité vaincue, les vaisseaux-fantômes sur la mer houleuse, mystérieuse et glacée. Pour lire le « Grand Portail des Morts », je n'aime pas un ciel bleu avec les oiseaux tout de joie et un soleil rond dans un ciel de midi, mais une longue journée d'arrière-automne, un ciel moutonné, détremé, et la ville saoule de brume montant la garde sous le plafond de brouillard ; et tout autour de moi, dans les rues vides de décembre, on devine la pâleur falote d'un cierge, le cheval noir qui tousse et le croque-mort qui ferme un trou.

Jean BRASEY